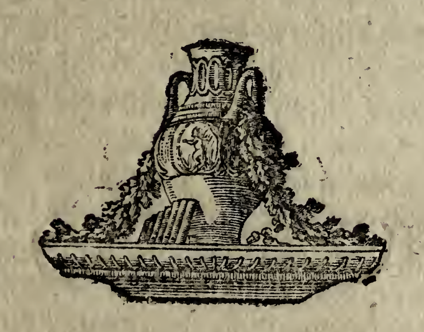
ÉLOGE FUNÈBRE

D'ELISABETH-PHILIPPINE-MARIE-HELENE,

SŒUR DE LOUIS XVI,

CI-DEVANT ROI DES FRANÇAIS.

Fortis et infelix et plus quam femina virgo.
OVID.



A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

ÉLOGE FUNÈBRE

D'ELISABETH-PHILIPPINE-MARIE-HELENE,

SŒUR DE LOUIS XVI,

CI-DEVANT ROI DES FRANÇAIS.

Sicut lilium inter spinas.
C'est comme un lys parmi les épines.
CANT. DES CANT. ch. 2, v. 2.

QUAND Dieu veut rendre la vertu respectable, et confondre l'audace de ceux qui la dédaignent, il la produit dans des personnages dont le rang imprime le respect, dont les actions portent un caractère de grandeur qui, tout en commandant l'admiration, semble propre à déconcerter ceux à la foiblesse desquels il faut des encouragemens et des exemples. Les Cèdres du Liban environnés de foibles roseaux, sont l'image sublime de ceux qu'elle anime, comme eux-mêmes le sont de la divinité.

Mais quand Dieu veut faire suivre

par attrait la vertu, quand il veut la rendre aimable, et montrer qu'elle peut se soutenir au milieu des séductions et de l'adversité, il suscite une ame privilégiée qu'il orne de tous les dons qui peuvent la rendre intéressante aux yeux du monde et rendre en même-temps sa condition plus critique que la nôtre; il l'enrichit de toutes ses grâces; il lui fait subir toutes les épreuves, celles de la flatterie comme celles de la persécution, celles du malheur comme celles de la prospérité; et il l'en fait sortir aussi intacte que si elle eût été invulnérable. C'est un lys charmant qu'il tient toujours au milieu des orages les plus funestes et des épines les plus déchirantes, sans que son éclat, sa beauté, sa blancheur en souffrent. *Sicut lilium inter spinas.*

Ainsi l'on a vu ELISABETH-PHILIPPINE-MARIE-HELENE, née avec toutes les grâces de la nature, avec toutes les faveurs de la fortune, au milieu des transports de la France, croître d'abord à

l'ombre du trône, être bientôt entraî-née par sa chûte, jusques dans une pri-son, passer de cette prison dans un cachot, de ce cachot à la mort, après avoir senti rompre les liens les plus chers, après avoir vu disperser, souffrir, mou-rir tout ce qu'elle aimoit. Comme elle a apporté ces changemens subits, ces humiliations, ces déchiremens, ces per-tes, ces souffrances, cette mort, sans que sa vertu se soit démentie par aucune impatience, par aucun murmure; sans que la candeur d'une ame aussi pure, aussi belle ait été plus altérée par une fin si cruelle et si imprévue qu'elle ne l'avoit été par le corrupteur atmosphère de la cour séduisante dans laquelle elle avoit vécu! *Sicut lilium inter spinas.*

En la présentant pour modèle à tous les âges, à tous les états, et pour toutes les vicissitudes de la vie, je dirai aux per-sonnes qui sont exposées au danger des séductions, aux charmes des hommages, aux prestiges des illusions: Voyez comme à l'âge des plaisirs et dans le séjour des

voluptés, elle a fait de tous les périls qui l'entouroient, pour elle un sujet de victoire, pour la religion un triomphe, et pour vous une leçon de plus!

A ceux qui, sur les débris de leur fortune, sur les cendres de leurs parens ou de leurs amis arrachés à toutes leurs affections, auroient la foiblesse de ne pas se mettre au niveau de leurs malheurs, ont la témérité de murmurer contre la providence; je dirai : Voyez comme ELISABETH a supporté ce poids affreux qui l'a précipitée sans l'abattre! Qui de vous a plus perdu? Qui de vous a fait une chûte plus énorme? Qui de vous a senti plus de nœuds se rompre avec plus de violence et de douleur!

Touchante & vertueuse ELISABETH! Pour parler dignement de vous, je ne veux, je ne puis implorer que vous-même. Ouvrez-moi tous les replis de votre cœur : chacun de ses sentimens fut une vertu; que chacune de mes pensées soit un précepte. Et pour prix du respect religieux avec lequel je détaillerai les

beautés de ce trésor, obtenez-moi de m'en enrichir moi-même.

ELISABETH fut le dernier fruit de l'union de deux époux, dont peu de temps après, la France déplora sincèrement la perte. ELISABETH reçut d'eux cette droiture de cœur, cette justesse d'esprit, cette fermeté d'ame, cette douce sollicitude de l'amitié, cette industrieuse recherche de la bienfaisance et cet inviolable attachement à la religion qui les distinguèrent.

Mais ces dons heureux demandoient à être cultivés par une main habile. Ils furent confiés à Mde. de Marsan qui savoit que plus une élève avoit reçu de dispositions, plus il falloit s'étudier à les développer dans toute leur étendue.

Elle donna d'abord tous ses soins à la santé de cet être précieux dont l'extrême foiblesse inspira, pendant les deux premières années, des allarmes continuelles. La main de Dieu qui le réservoit à de terribles destinées, bénit tous

les efforts que l'on faisoit pour sa conservation. Qui l'eût dit, quand cette enfant débile sembloit menacée de périr au berceau, qu'un échafaud l'attendoit au milieu de la capitale ! Mais n'anticipons point sur ses malheurs; et suivons d'abord les développemens de son cœur et de son esprit.

La mort désastreuse de son père et de sa mère, arrivée presque en même-temps, dans la vigueur de leur âge, ayant rendu ELISABETH orpheline, sa digne institutrice se trouva obligée de remplacer auprès d'elle ces biens inappréciables qu'on ne peut tenir qu'une seule fois de la céleste bonté. Elle étoit capable de cette grande mission : elle s'y consacra toute entière.

Le sang du Duc de Bourgogne couloit dans les veines d'ELISABETH : et les mêmes défauts qui avoient rendu si pénible l'enfance de ce Prince, s'annonçoient dans son arrière-petite-fille. Cette conformité n'échappa poinr à la pénétration de Mde. de Marsan. Elle vit

qu'elle avoit à former un caractère tel que celui sur lequel le célèbre Fénélon employa la force de son génie, et la douceur de sa belle ame. Elle sentit qu'il falloit devenir Fénélon, et elle le devint : ce mot seul la met au-dessus de tous les éloges.

Une fierté choquante, une inflexibilité qu'irritoit la contradiction, des emportemens fréquens sembloient devoir effrayer celle à qui étoit imposée la pénible tâche de corriger ce caractère qui, dans un rang ordinaire, eût été très-difficile, et qui dans un rang élevé pouvoit paroître insurmontable. Mde. de Marsan vit tout le parti que l'on pouvoit en tirer ; mais elle ne se dissimula point les obstacles qu'elle auroit à vaincre. L'habitude d'observer les premières sensations des enfans nés autour du trône, jointe à une perspicacité naturelle, devenue plus infaillible encore par une longue réflexion, lui avoit fait remarquer que ces sortes de défauts tiennent toujours à un grand caractère, qui,

ayant déjà la conscience de sa force, et se rendant déjà compte à lui-même de ses sensations, mais n'ayant pas encore l'expérience nécessaire pour les régler, abuse du pressentiment de supériorité dont il sent en secret toute la réaction. Je me trompe : il n'en abuse pas ; mais contraint par sa propre énergie, d'en faire un emploi quelconque, avant d'en avoir réglé l'usage, il l'applique sans prudence, comme sans discernement ; il s'abandonne à lui, quand au contraire il faudroit le retenir. Les effets seuls sont donc vicieux, la cause est bonne. C'est donc des effets seuls qu'il faut changer la direction ; c'est à la cause qu'il faut conserver toute son activité.

Tour-à-tour douce et ferme, sévère et caressante, Mde. de Marsan prenoit ou quittoit toujours à propos le rôle qu'exigeoient les variations du caractère de son élève. Elle lui fit sentir de bonne heure le plaisir, ou plutôt le besoin d'être aimée. La jeune ELISABETH éprouva bientôt que c'étoit pour elle

un besoin auquel elle ne pourroit se soustraire ; et rien ne lui parut plus digne de le satisfaire que celle qui le lui avoit fait connoître. Dès cet instant, Mde. de Marsan fut sa première amie ; et la séparation n'a jamais pu diminuer la vivacité de ce sentiment provoqué par l'estime, et fondé sur la reconnoissance.

Dès que cette habile institutrice se fut assurée de l'amitié qu'elle avoit inspirée à son élève, elle dut se croire sûre du succès de l'éducation. L'enfant s'étoit-elle roidie contre la contradiction, avoit-elle donné quelques indices d'une fierté déplacée, ou s'étoit-elle momentanément livrée à quelques accès d'emportement ; l'amitié de la Gouvernante, par des raisonnemens proportionnés à l'âge de celle qu'elle vouloit instruire, lui faisoit sentir combien ces défauts dégradent les ames qu'ils dominent, combien ils éloignent toute confiance et toute intimité, combien une personne de son rang qui s'y abandonne, multiplie autour d'elle les obstacles qui l'empêcheront un

jour de connoître et tout le bien qu'elle voudroit faire, et tout le mal qu'elle voudroit éviter. Quand par hazard ces sages leçons ne produisoient pas d'abord leur effet, alors la Gouvernante, ou plutôt l'amie la plus tendre de la jeune ELISABETH devenoit froide et insensible auprès d'elle. Celle-ci ne pouvoit supporter la privation d'un sentiment qui lui étoit nécessaire! Quel ascendant Mde. de Marsan prenoit alors! Quelques réflexions simples, quelques mots toujours placés à propos, dans le moment où elle commençoit à revenir à elle-même, faisoient sur son ame une forte impression. L'heureux changement que l'on remarqua en elle, fut bientôt une preuve de son extrême docilité. Une seule parole de censure, un seul coup d'œil plus froid, un silence subit, étoit une punition à laquelle elle ne résistoit pas, une leçon dont elle profitoit toujours. Et de ce caractère, dont les premiers indices avoient paru si effrayans, il ne lui resta qu'une inflexibilité de principes, une no-

blesse de sentimens, une énergie infatigable qui la mirent au-dessus des plus grands revers. ELISABETH n'a jamais oublié qu'elle étoit redevable à Mde. de Marsan de la sage direction que l'on avoit donnée aux mouvemens d'une ame encore neuve, mais déjà forte, qui fut invincible dans l'infortune, comme dans la prospérité.

Cependant Mde. de Marsan avoit choisi, pour l'aider et la suppléer dans ses fonctions, une dame élevée à Saint Cyr. Mde. de Mackau avoit été appellée pour être sous-Gouvernante d'ELISABETH, et de sa sœur, Mde. Clotilde. D'autres avoient été reçues dans leur intimité. Mais Mde. de Marsan qui vouloit leur faire connoître de bonne heure le charme d'une société douce, n'avoit admis que des personnes dont la raison éclairée et le sage enjouement pouvoient instruire et amuser ses jeunes élèves. Dès que les heures d'études étoient finies, celles-ci trouvoient dans leurs récréations de nou-

velles connoissances à acquérir. Là elles apprenoient à rendre leurs idées avec agrément, à s'exprimer avec netteté, à se former un jugement droit et sûr. C'est là qu'elles connurent le talent précieux d'unir la gaieté la plus aimable à la morale la plus pure, à la décence la plus réservée. C'est là qu'elles connurent bientôt ce secret d'un usage si nécessaire dans la vie civile, c'est là qu'elles acquirent ce tact qui apprend à apprécier tout-à-coup le fonds de toutes les sociétés, sous quelque forme qu'elles se présentent : tact si fin et si juste, que jamais ELISABETH ne s'y est méprise. Jamais elle n'a pu s'intéresser a une conversation dans laquelle il n'y avoit rien à gagner : jamais elle n'a pu s'amuser d'un entretien frivole. Le temps étoit trop précieux pour elle : le temps, le seul de nos biens passagers qui nous appartienne réellement, et celui dont nous faisons le moins d'usage, elle savoit qu'on n'en jouit que par le sage emploi qu'on en fait ; qu'il se hâte

toujours sans jamais nous attendre ; que c'est à nous à nous hâter avec lui. Elle ne concevoit pas l'existence de ces êtres qui gémissent perpétuellement accablés du poids d'une heure. Elle regrettoit ces momens qu'un monde léger consomme à des riens, pour s'affranchir de l'importun embarras de les employer à quelque chose.

C'étoit sur-tout pendant les voyages de Compiégne et de Fontainebleau que Mde. de Marsan s'occupoit de procurer plus souvent à ses élèves ces utiles récréations qui ne prenoient jamais sur le travail, dont les heures étoient exactement fixées. Elle avoit fait composer exprès de petites pièces que jouoient Elisabeth, Clotilde et leurs jeunes amies. Tout y rappeloit à la pratique de ses devoirs ; tout y inspiroit l'amour de la vertu ; tout en annonçoit la récompense. Ces amusemens toujours inspectés par Mde. de Marsan, toujours distribués ou suspendus par elle, suivant qu'il falloit donner des marques de satisfaction ou de mécontentement, étoient entremêlés de

promenades et de fêtes à la campagne.
Tout est instruction dans la nature, tout est leçon dans la vie; par-tout le Créateur parle à l'homme, dès que celui-ci veut l'entendre. Le grand art de ceux qui dirigent la jeunesse, est de n'en avoir aucun; de ne jamais aller chercher le précepte, mais de l'expliquer dès que la réflexion l'indique; de ne jamais s'efforcer de citer des exemples, mais de les saisir habilement et de les développer lorsque l'occasion les présente. Cette occasion peut se trouver dans les choses les plus simples, dans les objets les plus familiers, dans les amusemens les plus faits pour l'enfance. L'être encore jeune que l'on a habitué à ne jamais laisser échapper cette occasion, a toujours devant les yeux deux livres dans lesquels il peut s'instruire à chaque instant, dans la solitude, comme dans la société, dans le tumulte des Cours, comme dans le silence des campagnes, dans les conversations les plus vuides de choses, comme dans les assemblées les plus ri-

ches en lumières : ces deux livres sont le cœur de l'homme et la nature.

Mais il est encore un autre moyen de se former le cœur en s'ornant l'esprit, c'est de s'approprier les événemens passés, et de s'enrichir de l'expérience des siècles précédens. L'histoire fournit cette grande ressource à quiconque veut y chercher autre chose que le récit de quelques combats, ou la maligne futilité de quelques anecdotes. Parmi tous les auteurs de l'antiquité, celui qui a le mieux connu le talent de juger les actions des hommes, et sur-tout des grands, est le célèbre Plutarque. On le fit d'abord connoître à la jeune ELISABETH. Mde. de la Ferté-Imbault, qui avoit acquis de bonne heure le goût et les talens de la littérature, composa pour elle, à la prière de Mde. de Marsan, quelques extraits des hommes illustres. La solidité de son jugement, la justesse de son esprit, l'agrément de son imagination, répandirent des nouvelles graces sur l'auteur grec ; et Mde. de Marsan

s'applaudit d'avoir exigé ces extraits, en voyant le fruit qu'en retiroit ELISABETH. Elle s'appliquoit sur-tout à graver dans son ame les connoissances et les sentimens les plus propres à lui servir de guide dans toutes les occasions de la vie. Les augustes vérités de la Religion lui étoient démontrées : l'impénétrable sainteté de ses mystères lui étoit exposée : cette suite indélébile de preuves qui font le désespoir de l'impie, lui étoit expliquée : ELISABETH se livroit à cette étude avec un goût qui paroissoit au-dessus de son âge.

Une inspiration secrète l'avertissoit déjà que cette science étoit réellement par excellence celle qu'il lui importoit de posséder toute entière. A mesure que son jugement se développoit, tous ces grands objets s'y gravoient avec force. Bientôt elle vit dans la Religion, comme elle le dit elle-même, une chaîne bienfaisante de consolations et de devoirs, dont le premier anneau placé dans les cieux, ramène sans cesse l'homme à son ori-

gine et à sa fin. Bientôt elle fut profondément convaincue de ses plus terribles vérités ; cette conviction ne fut point pour elle un travail : sa grande ame avoit besoin de la Religion et devoit en être un jour une des plus fortes preuves, et un des plus beaux ornemens.

L'Etablissement de St. Cyr fut l'asile dans lequel la piété d'ELISABETH alloit chercher des exemples, ou plutôt en donner. Mde. de Marsan lui avoit de bonne heure inspiré pour cette maison une estime et un attachement qu'ELISABETH a conservés toute sa vie. Cette paisible demeure, habitée par l'innocence et la candeur, l'attiroit sans cesse. Tout ce qu'elle y voyoit, étoit propre à la fortifier contre les écueils de son âge et de la Cour : et toujours méfiante d'elle-même, toujours se croyant éloignée d'une perfection à laquelle elle touchoit déjà, elle sembloit vouloir s'entourer de préservatifs, dont jamais elle ne devoit avoir besoin. Ses vrais préservatifs étoient en elle-même ; c'étoit

une piété solide, une charité parfaite, un accomplissement rigoureux de tous ses devoirs, une prudence consommée, une réserve qni ne s'est jamais démentie, une attention exacte à ne jamais se permettre ni une parole qui ne fût mesurée, ni une idée dont elle pût se repentir : en un mot tout ce qui approche le plus de la perfection, si toutefois ce n'est pas la perfection même.

Telle fut ELISABETH dès ses premières années ; telle elle a été jusqu'à la fin. On ne pouvoit la voir sans devenir meilleur, sans désirer d'acquérir des vertus auxquelles elle prêtoit tant de charmes. Tout ce qui l'a entourée pendant son enfance, a été fortement imprégné de cette rosée de bénédiction : tout respiroit l'innocence et la piété. Les jeunes personnes qui furent admises auprès d'elle, puisoient dans sa conversation les grands principes qui seuls ont pu leur faire supporter sa perte ; en la voyant chaque jour, elles devoient être entraînées à l'imiter : et les compa-

gnes de sa vie finissoient nécessairement par être les émules de sa vertu.

Mde. de Marsan jouissoit du succès de tous ses soins; elle voyoit ses travaux récompensés. Le mariage & le départ de de Mde. Clotilde lui fournissoient l'occasion de se livrer à son goût pour la retraite. D'autre part ELISABETH chérissoit Clotilde comme une sœur bien aimée; et la différence des deux âges semblant exiger d'elle quelque chose de plus, elle y joignoit les sentimens de la fille la plus tendre envers la mère la plus digne de l'être. Elle connoissoit toutes les obligations qu'elle avoit à Mde. de Marsan : c'étoit pour elle un ange, à qui elle avoit voué une tendre reconnoissance. Quelle fut donc sa douleur, lorsqu'on lui apprit que ces deux êtres si chers à son cœur, si nécessaires à son existence, alloient s'éloigner d'elle! C'étoit la première sensation douloureuse qu'elle éprouvoit; et elle en fut cruellement affectée. Perdre à la fois deux mères, deux amies, deux

modèles ! ELISABETH eût voulu les retenir toutes deux : elle eût voulu en retenir une ; et quand elle l'auroit pu, il lui eût été impossible de choisir. Elle pressoit sa sœur contre son sein ; elle ne pouvoit s'arracher de ses bras : ou si elle s'en arrachoit quelquefois, c'étoit pour élever les mains au ciel, c'étoit pour y demander avec les expressions brûlantes d'un cœur aimant, le bonheur de Clotilde. Il falloit enfin dire ce triste adieu qui devoit être le dernier : Madame ELISABETH ne put le prononcer. En vain crut-elle trouver dans les bras de Mde. de Marsan toutes les consolations dont elle avoit besoin : c'étoit au contraire un nouveau sujet de douleur. Elle la conjuroit de ne pas l'abandonner ; elle demandoit à sa gouvernante, à son amie, de devenir encore sa sœur : tout fut inutile : le ciel et les circonstances en avoient autrement ordonné. Le même moment vit s'éloigner Clotilde et Mde. de Marsan, pour aller, l'une à la Cour de Turin, et l'autre

dans une vie retirée, consacrer de jours déjà pleins à des actes de bienfaisance et de piété.

Quel fut alors l'abattement d'ELISABETH ! un vuide immense sembloit s'être formé autour d'elle : les principaux points de contact de son cœur n'étoient plus : toutes les affections de cette ame sensible se reportèrent sur celles en qui Mde. de Marsan avoit mis sa confiance. Mde. de Mackau continua l'éducation : l'ordre établi fut religieusement conservé par Mde. de Guémené, qui suivit le plan tracé par Mde. de Marsan. Jamais éducation ne fut si facile à finir : il ne falloit que modérer les progrès au lieu de les exciter ; et une charge, souvent trop pénible, n'étoit auprès d'ELISABETH qu'une source continuelle de bonheur et d'édification.

Une conduite si parfaite, un caractère si heureux lui méritèrent l'estime de toute sa famille, et la tendresse particulière du Roi son frère. Il lui en donna une preuve en 1778. La Reine mettoit au monde

une Princesse, dont la jeunesse devoit être éprouvée par les plus grandes infortunes, mais dont la providence a jusques ici maintenu la destinée contre des dangers qui sembloient inévitables. Les personnes chargées de l'éducation d'Elisabeth devoient passer à celle de sa nièce. Le Roi pensa que la raison et la sagesse ayant devancé l'âge chez Elisabeth, il pouvoit aussi devancer celui où l'on formoit ordinairement une maison aux Dames de sa famille. Ce moment fait époque dans la vie d'Elisabeth. Elle va se trouver maîtresse de toutes ses actions, entourée de tout ce que le monde connoît de plus brillant, observée par tous les yeux, appelée par tous les plaisirs : et elle n'a que quatorze ans. Ce rapprochement lui inspire une modeste frayeur; mais il n'en inspire qu'à elle. Les personnes qui vont perdre l'inspection que leur place leur donnoit sur Elisabeth, savent bien que cette inspection sera plus que remplacée par la vigilance qu'elle exercera sur elle-

même

même : elle règle la suite de son éducation qu'elle seule ne regarde pas comme finie ; elle conserve tous ses maîtres ; elle redouble d'assiduités auprès de ses respectables Tantes : chaque jour elle va régulièrement recueillir leurs conseils et leurs exemples ; et chaque fois qu'elle les quitte, elle les laisse aussi étonnées de son jugement, qu'édifiées de sa piété. Elle s'interdit toute communication avec les hommes : elle déclare quelle ne veut voir que les Dames qui l'ont élevée, ou qui sont attachées à sa personne. C'est une perte pour la société ; mais c'est un gain pour les mœurs publiques. Ce n'est pas contre elle-même qu'elle se munit ; c'est contre la malignité du siècle, toujours habile à saisir les moindres occasions de calomnier ce qu'il est forcé de respecter. Elle la désarma cette malignité : la calomnie osa-t-elle jamais attaquer ELISABETH ? (1)

---

(1) *Nec erat qui loqueretur de eâ verbum malum.* Judith.

Dans cette nouvelle situation si brillante, ELISABETH ne changea rien à sa manière de vivre. Les mêmes heures étoient consacrées aux pratiques de Religion, à l'étude de l'histoire, des langues & des belles-lettres. La musique, la peinture, pour laquelle elle avoit un talent décidé, des promenades fréquentes, souvent à pied, quelquefois à cheval, étoient pour elle toujours des délassemens, jamais des ressources contre l'ennui dont elle ne connoissoit que le nom. Elle étoit heureuse au milieu de ses amies, elle devoit l'être en effet du bonheur qu'elle répandoit sur elles. Cette liberté d'esprit, cette gaieté, cette amabilité, ces grâces naïves et intéressantes d'une conversation toujours utile, qu'elle déroboit aux regards des courtisans et aux hommages de l'adulation, elle les prodiguoit dans son intérieur : là il falloit l'aimer : là il falloit lui vouer un religieux et éternel attachement ; en vain eût-on voulu s'en défendre : on étoit entraîné par le charme irrésistible d'une

vertu toujours aimable et toujours victorieuse.

Parmi les jeunes personnes qui dès leur enfance avoient approché d'ELISABETH, il en étoit à qui elle accordoit une amitié particulière. Cette amitié ne pouvoit qu'être le prix des sentimens qu'elle avoit reconnus en elles. Elle les avoit jugées dignes de sa confiance. De ce nombre étoit Mdlle. de Causan, et une des filles de Mde. de Mackau (1). Ce fut pour la première qu'ELISABETH se priva pendant cinq années consécutives des diamans que le Roi lui donnoit tous les ans. Pendant cinq années, elle en consacra le prix à amasser la dot de son amie, à qui cette somme procura un établissement avantageux; et elle se para du bonheur qu'elle lui avoit procuré. Leur plus beau titre est d'avoir été l'objet particulier de toute la tendresse d'ELISABETH. Cette union intime annonçoit

(1) La première mariée depuis à M. de Raigecourt, la seconde à M. de Bombelles.

une parfaite conformité de caractère: Elisabeth ne pouvoit aimer que la vertu. Nous ne jugeons qu'imparfaitement du charme qui devoit régner dans leur conversation, de l'abandon avec lequel elle épanchoit son cœur dans le cœur de ses amies.

Si quelque chose est capable de donner une idée de ces délicieux entretiens, c'est la lecture des lettres d'Elisabeth; jamais la confiance ne fut plus entière: jamais l'amitié n'employa un langage plus touchant : jamais la vertu n'employa des formes si simples et si aimables. Dans ces lettres, ce n'est point l'esprit d'Elisabeth qu'on retrouve; c'est son cœur. Quand elle étoit avec son amie, elle ne croyoit pas qu'elles fussent deux; quand elle lui écrivoit, c'étoit à elle-même qu'elle croyoit parler. Alors plus de secrets, plus de réticences : c'étoit son ame toute entière; il n'y a pas de traité de l'amitié qui puisse se soutenir à côté de ces lettres; ce qui là seroit en précepte, ici est en action; et à chaque lettre

qu'on lit, on voudroit être, ou celle qui l'écrivoit, ou celle à qui elle étoit écrite.

Quelles soient connues un jour ces lettres; qu'elles soient rendues publiques; et qu'elles confondent le système outrageant qui, pour ajouter encore au malheur des personnes de son rang, voudroit les condamner à n'avoir pas d'amis, et qui leur refuse jusqu'au désir de connoître le sentiment de l'amitié.

Toute entière à ce sentiment, ELISABETH étoit absolument étrangère aux intrigues de cour. Quand elle faisoit quelque demande pour ceux auxquels elle s'intéressoit, c'étoit toujours une demande juste; quand elle sollicitoit une grâce pour quelqu'un, elle y mettoit toute la suite qu'il eût pu y mettre lui-même; quand elle s'adressoit au Roi ou à la Reine, c'étoit avec une grâce si tendre, avec une fermeté si respectueuse, qu'il étoit rare qu'elle ne réussît pas. Sa recommandation étoit un honorable préjugé et un heureux présage pour ceux qu'elle en avoit jugé dignes.

Toujours attachée au plan qu'elle s'étoit tracé, elle le suivoit avec exactitude. Pendant long-temps n'ayant point de campagne, elle alloit passer quelques instans dans celle de Mde. de Marsan et de Mde. de Mackau. En 1781, le Roi lui acheta à Montreuil, la charmante maison de Mde. de Guémenée. ELISABETH fut sensiblement touchée de cette attention de son frère : mais elle n'entra jamais dans cette maison, sans éprouver un sentiment douloureux, en se rappellant les malheurs qui avoient obligé Mde. de Guémenée à la vendre. D'après son goût pour la retraite, il étoit aisé de prévoir que cette nouvelle propriété deviendroit son séjour le plus ordinaire. Dans la belle saison elle y étoit presque journellement. Dès 8 heures du matin, après avoir entendu la messe, elle se rendoit à Montreuil avec une ou deux dames : son arrivée étoit un bonheur pour tous les paysans des environs. Je ne craindrai pas d'entrer dans des détails que l'orgueil pourroit

trouver minutieux : rien n'est petit pour la charité, tout s'ennoblit par la bienfaisance. ELISABETH se regarda comme la seconde providence des habitans qui entouroient sa campagne : elle savoit leurs noms, leur situation, l'état de leur famille. Le lait de sa basse-cour étoit destiné aux enfans qui avoient eu le malheur de perdre leur mère. Elle en inspectoit elle-même la distribution ; et en son absence, cette inspection n'étoit confiée qu'à un homme sur la fidélité duquel elle avoit pris les plus exacts renseignemens. Il y avoit ordre de l'avertir dès qu'un de ces enfans de ces habitans étoit malade : elle lui envoyoit un médecin, de l'argent, tout ce dont il pouvoit avoir besoin : il falloit revenir vers ELISABETH lui rendre compte de l'état du malade. Quand elle l'avoit rendu à la vie, c'étoit pour elle une jouissance inexprimable. Un de ces habitans, travaillant dans le jardin d'ELISABETH, se trouve tout-à-coup frappé d'un mal qui s'annonce comme mortel. Elle le fait

transporter chez lui ; elle y court : le mourant est administré ; le Curé en sortant, s'écrie : --- « Madame donne ici
» un grand exemple ! --- Monsieur, ré-
» pond-elle, j'en reçois un bien plus
» grand, et que je n'oublierai jamais ».

Sans aucun goût de dépense personnelle, sans autre luxe que celui qu'exigeoit son état, elle croyoit qu'une sage économie étoit une qualité nécessaire ; sa pension étoit le trésor des pauvres : elle n'en avoit que l'administration. Le terrible hiver de 1789 épuisa tous ses moyens, sans épuiser sa bonne volonté. Elle contracta des dettes ; elle prit des termes pour le payement ; et elle avança aux pauvres ce qu'elle appelloit leur revenu. O ELISABETH! parmi ceux que vous avez nourris, parmi les enfans qui avoient retrouvé en vous une mère, y en auroit-il eu qui depuis aient méconnu leur bienfaitrice, qui se soient partagé ses dépouilles, qui n'aient pas frémi en la voyant dans les fers ? En seroient-ils

qui eussent aidé à les river, --- qui eussent porté leur féroce ingratitude jusqu'à.....! ELISABETH me défend d'achever ; elle ne veut pas que je ſcherche des crimes à ceux qu'elle a comblé de ses bienfaits ; s'ils ont oublié ses bontés, elle a oublié leurs fautes ; ou si elle leur doit la palme du martyre, elle ne se souvient de leur aveuglement, que pour leur obtenir la grâce d'un repentir sincère.

Ainsi vécut, jusqu'au moment des troubles qui devoient fondre sur la France, la descendante de S. Louis ; ainsi vivoit au milieu de la cour, et cependant loin du monde, cet ange terrestre, » dont le monde n'étoit pas digne (1) ». Toute son ambition étoit d'édifier par sa piété, d'être utile par sa bienfaisance, d'être aimée par ses actions. « La fille » des Rois ne vouloit, et ne connoissoit » d'autre gloire que celle de sa vie in-

---

(1) *Quibus mundus non erat dignus*. S. Paul. Hébr.

» térieure (1) ». C'étoit là sa véritable grandeur, la seule dont elle fit cas. « La » pureté de son cœur se créoit à elle-» même une solitude (2) », dans laquelle » l'Esprit-Saint lui faisoit connoître ses » voies (3) » : c'est ainsi que les décrets éternels vouloient qu'elle devînt un signe vivant, un prodige journalier de l'excellence de la Religion (4). Ces mêmes décrets lui réservoient d'autres victoires. Après être sortie triomphante des épreuves de la jeunesse, de la cour et du monde, elle devoit encore passer par celles des plus cruelles infortunes pour en sortir avec la couronne de l'immortalité. Cette Vierge si douce, si bonne, si sensible devoit être la femme forte (5), que le sage cherche dans ses proverbes.

---

(1) *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* Pſ. 44.

(2) *Gignit ſibi mentis intentio ſolitudinem.* St. Aug.

(3) *Notas mihi feciſti vias vitæ.* Pſ. 15.

(4) *In ſignum & portentum.* Isaiæ.

(5) *Mulierem fortem quis inveniet ?* Proverb.

Après avoir offert dans la condition la plus brillante, toutes les vertus d'une ame insensible aux pompes du siècle, elle devoit, dans la condition la plus terrible, et pendant une agonie de près de quatre ans, offrir toutes les vertus d'une ame inaccessible aux coups de l'adversité.

ELISABETH va se trouver aux prises avec le malheur; et pour s'élever au-dessus de lui, elle va donner, j'emprunte ici ses propres paroles, « elle va donner dans » le ciel, la main à la résignation ». Quelle idée elle nous fait concevoir d'elle-même par ces mots ! Quelles images ils nous présentent ! Quelle attitude imposante et religieuse ! Qui que vous soyez, qui croyez encore à une justice divine, ne vous semble-t-il pas que cette attitude d'ELISABETH, peinte par ELISABETH elle-même, doit captiver les yeux, subjuguer l'attention, commander l'admiration et le respect ?

Approchons-nous de ce magnifique spectacle : et voyons ELISABETH, dé-

gagée de tous les liens de la prospérité, briller d'un éclat qui lui appartient tout entier. Dès le mois de Juillet 1789, ELISABETH jugea la révolution, elle la vit accompagnée de tous les changemens et de tous les malheurs qui devoient la suivre. Dès-lors elle se prépara à tout souffrir. Le premier coup porté à sa tendresse fut le départ d'un frère chéri qui dans son voyage, alloit courir de grands dangers. Sa douleur n'a point d'expressions. ELISABETH, qui jusques-là avoit mené une vie si étrangère aux mœurs de la cour, s'arrache à cette retraite qui faisoit ses délices. Le Roi, la Reine ont besoin de consolations : eh! qui peut leur en donner de plus réelles? Ils ont besoin d'être soutenus par les conseils d'un esprit juste et d'un cœur droit : eh ! qui peut leur en donner de plus sincères, et de plus désintéressés? Les consolations furent acceptées : la nature et le malheur avoient besoin qu'on leur tendît les bras.

Mais hélas ! les conseils d'ELISABETH,

écoutés avec intérêt, étoint trop rarement suivis. Néanmoins en qualité de sœur et d'amie, elle se voyoit obligée de les continuer ; et toujours elle finissoit par déplorer le peu de succès de ses avis, avec une résignation qui ne se démentit jamais. Au milieu des plus cruelles circonstances, son ame restoit toujours la même. Toujours calme, toujours enjouée, toujours sainte, elle écrivoit à son amie qui se plaignoit d'une légère inexactitude de correspondance : « Eh ! bien, tu es en colère contre moi....... Tu aurois raison, si j'avois tort ; mais, en conscience, je ne puis en convenir...... Au reste, pour obtenir tout-à-fait mon pardon, je te promets de t'écrire par la première occasion. ---La description de ta campagne fait bien envie....... Jouissez-en bien ; ne vous occupez point d'idées qui puissent rendre nul le bonheur que la nature vous offre... Joignez-y le véritable : celui d'une conscience bien pure..... Nous sommes toujours dans la même position, atten-

dant avec résignation ce que le ciel nous réserve ».

C'étoit ainsi qu'ELISABETH se préparoit à tous les événemens ; toujours prête à les prévenir par sa fermeté, toujours disposée à les supporter par sa résignation. Elle alloit être mise à une terrible épreuve : il approchoit le moment où les Parisiens vouloient forcer la famille royale d'habiter dans leurs murs. Il n'y avoit plus moyen de s'y refuser : elle vint à Paris. ELISABETH alors plus rapprochée par le sentiment et par les circonstances du Roi et de la Reine, se dévoua toute entière à leur donner les plus tendres soins. Le reste de son temps étoit employé à la prière. Elle alloit presque toutes les après-midi à l'Eglise ; il falloit, pour y arriver, traverser des salles de gardes qui, trop peu respectueux pour les vertus et pour le malheur, se permettoient contre elle des propos toujours mêlés d'impudence et d'impiété. Mais elle les forçoit, non par la fierté du regard, mais par l'ascendant

de sa vertu, à baisser les yeux devant elle.

Il lui tardoit d'aller visiter ses chères amies de la maison de St. Cyr : elle y vole, dès qu'elle le peut sans inconvénient. Elle les trouve toutes rangées, l'attendant avec empressement, la recevant avec transport. Ecoutons ELISABETH peindre cette réception : « Là il a fallu que je parlasse : j'avois le cœur bien serré. Ces jeunes personnes pleuroient, et cependant elles avoient l'air content. Ces pauvres Dames l'étoient aussi : pour moi, je l'étois dans le fond de l'ame, mais je ne crois pas que mon visage l'exprimât bien : plusieurs sentimens m'occupoient ».

Que se passoit-il en vous, vertueuse ELISABETH ? Me pardonnerez-vous d'interpréter votre pensée ? Vous frémissiez sur le sort de ces jeunes et tendres fleurs qu'un vent impétueux alloit disperser loin de l'enceinte sacrée, où elles étoient soigneusement élevées : vous craigniez que ces jeunes ames, encore sans

expérience, ne résistassent pas toutes aux attaques de l'irréligion triomphante. Qu'ai-je dit? non, la douce charité d'ELISABETH ne se méfioit jamais de personne : mais son extrême humilité se méfioit toujours d'elle-même. C'étoit pour elle, qui le croiroit? c'étoit pour elle-même qu'ELISABETH redoutoit les calamités des partisans de la foi chrétienne. « Si le temps des persécutions alloit » revenir, ah! je demanderois au ciel » de me retirer de ce monde; car je » ne me sens pas du tout le courage » de les supporter ». Saints martyrs de notre foi! n'étoit-ce pas par cette humiliation profonde, par cette religieuse terreur, que vous vous prépariez dans les premiers siècles de l'Eglise, à mériter la couronne qui vous étoit destinée? Ne trembliez-vous pas toujours que la main de Dieu n'abandonnât la foiblesse humaine? et n'étoit-ce pas en vous anéantissant devant lui, que vous trouviez cette force surnaturelle qui étonnoit vos bourreaux et lassoit vos persécuteurs?

Déjà du sein de l'Assemblée Nationale sortoit, avec des accroissemens subits, cette secte sanguinaire qui, mettant dès sa naissance *la terreur à l'ordre du jour*, menaçoit tout, jusqu'à ceux qui lui avoient donné l'existence. Principes religieux, lois morales disparoissoient devant elle : sa tyrannie y substituoit une verge de fer, seul frein capable de retenir vingt-cinq millions d'hommes poussés à l'anarchie. Dieu permettoit les progrès d'une faction monstrueuse pour punir une nation coupable. O sanguinaires apôtres de la terreur, puisse votre sort actuel vous ramener à la croyance de ce Dieu sévère qui permet que vous soyez vous-mêmes écrasés à votre tour! La justice éternelle brise tôt ou tard les instrumens de sa vengeance.

Etoit-elle donc infléxible la colère céleste, puisqu'elle n'a pu être fléchie par ELISABETH, par la vie sainte qu'elle menoit aux Tuileries? Comme elle y cherchoit sans cesse à détromper son frère sur les factieux qui l'égaroient!

comme elle lui inspiroit, tant par son exemple que par ses entretiens, la force religieuse de supporter au milieu de tant d'orages, la pénible charge de la couronne! Elle ne pouvoit se dispenser de le suivre jusqu'à Varennes, et elle n'auroit point voulu qu'on ne lui permît pas de revenir avec lui, lorsqu'on le ramena dans les murs de Paris. Dans ce retour effrayant, elle est entourée de témoins qui voudroient lui surprendre un mouvement de frayeur, un soupir de foiblesse; et ils rencontrent toujours une force irréfragable qui trouble leurs observations, qui confond leurs recherches. Ils voudroient lire dans son cœur, mais c'est un livre sacré où tout est incompréhensible pour eux. Ils voudroient lire dans ses yeux, mais ils n'osent soutenir ses regards. Le calme inaltérable d'ELISABETH est un problême insoluble pour qui ne connoît pas tout l'héroïsme de la vertu. Cette fermeté, cette présence d'esprit, indices certains de la tranquillité d'une ame pure, ne se démentirent

point dans la journée du 20 Juin. ELISABETH vit pendant trois heures tout ce dont étoient capables le délire et la rage. Elle entendit leurs menaces, elle vit leur fureur. Au milieu de cette scène effroyable, comme au retour de Varennes, ce qui l'occupoit le plus, c'étoit son frère, sa belle-sœur, ses jeunes enfans. On vient l'avertir qu'une troupe plus acharnée s'avance contre elle et la prend pour la Reine : « Ah ! plût au ciel ! » s'écria-t-elle avec transport. Un soldat affecte de tenir sa bayonnette près de l'infortuné Louis. La tendresse d'ELISABETH ne peut soutenir la vue d'un danger qui le menace plus qu'elle-même : elle s'approche du soldat, et lui dit avec douceur, « Monsieur, vous pourriez » blesser quelqu'un ; et vous en seriez » fâché ». Quel choix dans ce peu de mots ! la sollicitude d'une amitié vive et effrayée peut-elle être plus douce et plus ingénieuse ? Elle n'ose pas nommer le frère pour qui elle frémit ; elle craint que ce nom seul ne détermine

à un assassinat celui qui est si près de le commettre ; elle cache ses alarmes personnelles sous une crainte générale ; elle donne encore à ce séditieux des sentimens d'humanité ; elle lui persuade qu'il seroit fâché s'il arrivoit un malheur. Qu'il faut avoir d'empire sur soi-même pour mesurer ainsi tous ses mots, pour n'employer que les expressions d'une sensibilité prudente, quand on voit ce qu'on aime sous le fer d'un assassin ; pour n'adresser que des paroles de paix à un factieux armé, qui porte la mort, et qui croit imprimer la terreur !

Cette journée si malheureuse devoit être bientôt suivie d'une autre bien plus funeste pour la famille royale. Le 10 Août éclate..... ELISABETH est renfermée avec cette famille, dans une prison qui ne s'ouvrira pour elle qu'à l'instant de sa dernière heure.

C'est-là qu'elle va commencer une nouvelle vie, là elle va prodiguer tous les trésors de la science qu'elle avoit amassée. Quelle science ? Celle qu'il im-

porte le plus à l'homme de savoir : que nous sommes nés pour souffrir. Dans la vie la plus heureuse, elle avoit chaque jour appris à mourir. Quel spectacle que celui du temple dans lequel ELISABETH se trouve emprisonnée ! Murs, témoins de son courage, de ses prières, de ses larmes ; murs consacrés par les saintes frayeurs de l'innocence épouvantée par les pleurs d'un enfant répétant vainement à ses geoliers ces noms chéris auxquels personne ne répond plus, ne sourit plus : vous vous ouvrirez quelque jour à la pieuse vénération de ceux qui viendront voir ces lieux saints. Quand vous serez visités par quelques-uns de ces chrétiens profondément convaincus de la majesté de leur religion, lorsqu'ils entreront dans votre enceinte, les jambes tremblantes, le cœur navré, les yeux gonflés de pleurs, se croyant à peine dignes de porter leurs regards dans vos sombres réduits, et cependant y cherchant encore quelques traces des ces êtres malheureux qui les ont habités ; alors qu'un doux frémisse-

ment se répande dans leurs ames : que vos pierres leur apparoissent resplendissantes de gloire et de lumière : que chacune leur offre l'empreinte d'une vertu, d'une larme, d'un sacrifice ; qu'il leur soit permis de se sanctifier en vous touchant : qu'ils se croyent transportés dans les demeures célestes ; et pour eux devenez en effet un Temple, dont la base soit établie sur les ruines des grandeurs de la terre, et dont la voûte touche à l'éternité.

Devançons cet heureux moment ; et instruisons-nous en voyant ELISABETH dans le nouveau cachot qui lui a été préparé. Regarde-t-elle dans le passé ? tous ses souvenirs sont déchirans : veut-elle fixer l'avenir ? la perspective est horrible : jette-t-elle les yeux autour d'elle ? elle ne trouve que des victimes ou des bourreaux. Elle soutient les uns par sa fermeté ; elle étonne les autres par sa douceur. Elle retient ses larmes devant son frère dont la stoïque fermeté les prendroit pour des marques de foiblesse : elle les répand sur le front intéressant

de son neveu, parce que la nature ne peut se défendre, et n'entreprend pas même de combattre contre l'aimable candeur de cet enfant. Louis se reproche quelquefois de n'avoir pas exigé d'elle qu'elle ne partageât pas son sort; mais bientôt son épouse reconnoît que la main de Dieu leur a ménagé cette consolation, qu'elle est pour eux un de ces génies que Dieu envoyoit dans les prisons aux saints confesseurs de la foi. Ils s'édifient par ses exemples; ils se sanctifient par ses paroles; ils deviennent dignes de la précéder dans la fin glorieuse qui les attendoit tous trois.

Les gardes du Temple qui avoient grand soin d'en interdire la communication à tous ceux qu'ils savoient être dévoués à leurs prisonniers, avoient aussi la cruelle attention de les informer de toutes les horreurs qui signaloient ces jours de sang. Ce fut ainsi qu'ELISABETH eut connoissance de ce qui s'étoit passé le 2 et le 3 septembre. Quinze mille assassinats fournirent pendant plusieurs

jours un horrible sujet de conversation à ses gardes qui, n'ayant pas eu le plaisir de les commettre eux-mêmes, vouloient au moins avoir la jouissance de les raconter. Chaque mot enfonçoit le poignard dans le cœur d'ELISABETH : elle ressentoit les coups qui avoient été portés à tous ces ministres de l'Eglise : elle mouroit avec chacun d'eux, et ne renaissoit que pour souffrir et mourir encore.

Ce n'étoit plus que par la douleur qu'ELISABETH tenoit à la terre ; de tout ce qui appartient à l'humanité, ce sentiment seul lui restoit : tout le reste de son être étoit déjà céleste ; toutes ses pensées, toute son existence avoient déjà le grand caractère de l'immortalité ; tous ses discours en avoient la sublime onction.

Le moment où Louis quitta sa famille pour marcher à la mort fut terrible pour ELISABETH. Afin de le soutenir, elle l'affermissoit dans la certitude religieuse qu'il alloit recevoir une *couronne* immortelle.

immortelle. Néanmoins sa douleur est extrême. Ne craignez cependant pas qu'elle y succombe. Son cœur est blessé pour jamais dans ses plus tendres affections : mais voyez comme elle le ranime, comme elle triomphe de ses blessures même ! Louis lui avoit recommandé son épouse et ses enfans ; et jamais les derniers vœux d'un frère mourant ne furent plus religieusement accomplis. Son amitié, ses soins, ses secours, ses exhortations se multiplient à l'infini, se varient suivant l'âge ou l'état des restes infortunés qui l'entourent. Quelle est grande la force que donne une tendresse alarmée ! qu'il est sublime, qu'il est doux, qu'il est infatigable le zèle d'une charité sainte ! hélas ! des trois célèbres infortunés sur qui ELISABETH a répandu tous les charmes, toute la grandeur de son ame, un seul pourra quelque jour en faire connoître les traits divins. Marie-Antoinette en a emporté le souvenir au tombeau ; son fils assez intelligent pour les avoir saisis malgré son jeûne âge, mais trop sensible pour survivre à tant

de victimes chéries, vient de périr à son aurore. O vous, qui seule restez, ce semble, pour attester toutes les vertus d'ELISABETH dans sa captivité, vous dont l'enfance annonce que vous seriez digne de recueillir les exemples sublimes dont vous avez été témoin dans la prison du Temple, (1) vous qui ne futes sa nièce que pour la faire revivre par vos récits comme par vos actions, c'est à vous que l'univers s'adresse pour savoir tout ce qu'il y eut d'admirable dans les quinze derniers mois d'ELISABETH. Tout ce qui

---

(1) Peu de temps après que Mde. de Mackau eut été ſpécialement chargée de l'éducation de Marie-Thérèse Charlotte de Bourbon, fille de Louis XVI, elle lui marcha fortement sur le pied par mégarde. Celle-ci ne parut pas dans le moment avoir souffert : le soir son bas se trouva teint de sang. Sur les questions qu'on lui fit, elle en dit la cause ; et Mde. de Mackau lui ayant demandé pourquoi elle n'en avoit pas parlé sur-le-champ ; « puisque, répondit-elle, dans cet instant où je ne souffre plus, vous êtes si peinée de m'avoir fait mal, vous auriez été bien plus fâchée, si vous l'eussiez sçu quand je sentois quelque douleur ». Elle avoit alors neuf ans.

prend intérêt à la vertu, tout ce qui, à ce nom seul, éprouve le besoin d'en suivre les élans, d'en admirer les prodiges, d'en imiter, s'il est posible, la perfection, attend et réclame tous ces détails. C'est une dette dont la Religion et l'Humanité vous demanderont le payement : vous vous enrichirez en l'acquittant ; et le récit de tout ce que vous aurez vu sera la récompense la plus douce de tout ce que vous avez souffert.

Si mon vœu parvient jusqu'à vous, vous accorderez sans doute votre approbation à mes efforts pour esquisser les vertus d'Elisabeth ; vos larmes couleront sur un ouvrage souvent arrosé des miennes ; et déjà vous recueillerez dans votre retraite tous ces traits précieux et immortels, dont à peine ai-je pu avoir connoissance, et que l'ame seule d'Elisabeth pouvoit produire.

Dites - nous alors (car ce n'est plus moi qui dois parler ici) dites-nous dans quel affreux état vous étiez au mois de Janvier 1793, quels soins bienfaisans sa tendresse vous prodigua ; avec quelles

adroites précautions elle pansoit vos plaies douloureuses. Eh! qui donc lui avoit appris à exercer cet humiliant et pénible ministère! Ah! les doigts seuls d'ELISABETH portoient avec eux un baume salutaire qui devoit vous rendre la vie; et les maux les plus dangereux devoient céder à la sainte impsition de ses mains.

Dites-nous comment, après la mort de son frère, son amitié pour son neveu devint encore plus active et plus majestueuse. Dites-nous comment elle étoit si simple dans les consolations qu'elle donnoit au fils, si grande dans celles qu'elle donnoit à la mère: comment elle embrassa pour la dernière fois cette femme intrépide et malheureuse: combien elle souffrit de ne pas la devancer dans le sort qui l'attendoit: comment elle la remplaça auprès de vous, lorsque votre mère fut condamnée à mourir encore pendant plus de deux mois dans les cachots de la conciergerie, avant d'obtenir la grâce de mourir sur l'échafaud!

A voir ELISABETH dans sa prison, on eût dit qu'elle n'avoit jamais eu d'autre demeure. Eh quoi, sensible ELISABETH ! dans cette longue captivité, n'aviez-vous donc aucun souvenir ? Aviez-vous donc oublié tout ce que vous aviez été; tout ce que vous aviez aimé, vos sociétés, vos parens, vos frères ? Tous ces objets étoient sans doute présens à son esprit, mais s'élevant déjà jusqu'à la région où elle alloit entrer, elle ne voyoit plus les choses terrestres que comme un bien dont elle avoit joui, et qu'elle avoit laissé sur la terre.

On l'arrache enfin aux deux orphelins dont elle étoit devenue la mère. Sensible avec courage, tendre sans foiblesse, ELISABETH s'éloigne d'eux; elle est forcée de les abandonner : elle ne pourra plus les instruire..... Elle est pour jamais dérobée à leurs regards, à leur tendresse et à leurs besoins.

La voilà devant les juges de ce tribunal révolutionnaire dont les contemporains n'ont pas voulu laisser à d'autres le jugement et la punition ! Quels juges

que ces égorgeurs avides à qui cinquante victimes n'auroient pas suffi chaque jour ! ELISABETH, ce modèle de charité, de douceur, de pudeur et de patience, ELISABETH, l'innocence en personne, la vertu même, comparoît devant ces antropophages, assassins de la morale comme de l'humanité....... Oseront-ils l'interroger ?.... Que signifient ces vaines formes pour qui assassine impunément ?.... ELISABETH s'est à peine nommée dans l'interrogatoire, que déjà le tribunal de sang s'est écrié, comme autrefois une faction Déïcide : *c'en est assez, la mort ! la mort !* ---Elle la méritoit en effet : la terre n'étoit plus digne d'elle ; et cette victime sainte, parée de vingt ans de vertus et de quatre années de tourmens, devoit enfin entrer dans le ciel, pour y être l'hostie de propitiation entre un Dieu irrité et une nation criminelle.

Allez ELISABETH : c'est la fin de vos peines qu'on vient de vous annoncer ; et l'échafaud que vous consacrerez tout-à-l'heure par votre sang, sera votre dernier autel.

La voilà placée sur une charrette d'ignominie, au milieu de plusieurs personnes dévouées au même sort. Malgré l'intérêt que toutes inspirent et méritent, ELISABETH attire une attention particulière. C'est la colombe de l'Arche qui les ombrage de l'olivier consolateur. ELISABETH vêtue des livrées de l'innocence, le visage éclatant de candeur, est remarquée parmi ses compagnes. Voyez comme ses lèvres de roses sourient à son bonheur prochain ! comme ses regards touchans promettent le pardon à ses bourreaux ! Cette populace effrénée, qui, dans son inhumain délire, insulta sans pitié tous ceux qu'on avoit conduits auparavant à la mort, et ceux qu'on y conduira ensuite, considère ce triste cortège avec un morne silence qui prouve tout à-la-fois sa honte, son respect et son admiration. C'est l'unique hommage que peut rendre à la vertu celui qui se reconnoît indigne de lui en offrir de plus formels.

A travers les tigres altérés qui la respectent, et les spectateurs sensibles qui

la pleurent ; ELISABETH l'œil serein ; l'ame toujours calme , arrive au lieu de son sacrifice , avec les vingt-quatre personnes qui doivent partager son supplice. C'est elle qu'un rafinement de barbarie condamne à périr la dernière. On espère que vingt-quatre têtes tombantes avant la sienne , ébranleront son courage ; mais ignore-t-on qu'il pose sur des fondemens qui le rendent invincible ? ELISABETH vit déjà dans l'avenir : le présent n'est plus rien pour elle. Prosternée devant le Dieu qui lui tend les bras , elle n'entend plus que sa voix qui l'appelle. La victime est attachée : celle qui possède les vertus d'un ange dans le corps d'une vierge intéressante, est placée sans pitié sous un fer sanglant qui menace sa tête ornée des grâces de la jeunesse et de la beauté...... Qu'entends-je ! Que vois-je , une fleur naissante , cruellement détachée de sa tige , tombe....... Il ne reste plus sur la terre que le corps virginal d'ELISABETH : son ame angélique déjà s'est échappée avec la gloire du matyre. Elle étoit mûre pour

le ciel, à l'âge où l'on commence à vivre pour le monde; et, suivant l'expression de St. Ambroise sur un sujet pareil, il étoit plus facile à ce monde pervers de lui donner la palme de la victoire que de la lui disputer. *Certare difficilis, facilis coronari.* (Lib. 1. de virg. de S. Agn.)

ELISABETH triomphe; pour elle rien n'a fini que la misère et la douleur. Pour elle cette vie méprisable a cessé : une autre, celle de la félicité suprême, a commencé. Ah! qu'elle aura paru glorieuse dans l'immensité de sa nouvelle demeure! Comme elle aura prié pour ceux qui l'ont délivrée des misères d'ici bas, en l'immolant à leur fureur, et qui, dès son printemps, pour se venger de ses vertus, l'ont introduite dans les délices de l'éternité! Comme ceux qui l'ont fait mourir sont devenus ses bienfaiteurs!

ELISABETH trouve le bonheur et la gloire dans cette immortalité dont l'intime, l'involontaire conviction te désespère, toi philosophe impie, qui con-

damnant l'homme à mourir tout entier, blasphêmes contre le Dieu qui a lié la vertu que tu ne connois pas à l'éternité que tu crains de connoître. Rougis et frémis d'avoir élevé l'homme.... jusqu'au néant.... Arrête-toi, si tu le peux, à l'entrée de ce gouffre de mort qui terminera ta carrière et la mienne. Malheureux! meurs où tu es : je vais vivre où l'on m'appelle.

Que le tombeau d'ELISABETH retrace sans cesse ces consolantes idées aux personnes vertueuses qui viendront pleurer sur ses cendres. Qu'ai-je dit ?....... Le tombeau d'ELISABETH ! ..... Hélas ! en a-t-elle un ?..... Les débris d'ELISABETH sont perdus dans l'univers. Dieu juste, vous savez ce qu'ont imaginé pour les perdre à jamais, ces ingénieux destructeurs de tous les objets de notre culte ! Non moins irréligieux, non moins barbares que ces vainqueurs tyranniques dont se plaint le Prophète, ils ont pollué non seulement vos temples matériels, mais encore vos temples spirituels, les corps de vos saints, ils les ont profanés, ils les ont engloutis dans des fosses ignorées

et profondes, parmi les dissolvans les plus actifs, afin qu'il ne restât plus rien d'eux sur la terre (1). Ces vénérables reliques étoient-elles donc nécessaires pour accuser leurs bourreaux ? Le souvenir que leur immolation a gravé dans nos esprits et dans nos cœurs, durera plus que les tombeaux de marbre ou d'airain qu'on eût pu leur ériger. Et ce souvenir, ah! qu'il est énergique ; qu'il est inflexible dans ses cris de vengeance contre ces monstres que l'art et la réflexion avoient si atrocement *tigrifiés!* Mais où sont-ils ceux qui naguères faisoient rouler à grands flots le sang dans nos rues, comme l'eau roule dans les fleuves ? Le géant de la terreur est tombé, ses féroces agents ne sont plus !........ ELISABETH, n'est-ce pas à vos prières que nous devons leur défaite si subite ? C'est peu de temps après votre réunion avec le Dieu des justices et des miséricordes, que, par un miracle qu'on n'admire point assez, la France s'est vue

---

(1) *Polluerunt templum sanctum tuum. Posuerunt carnes sanctorum tuorum bestiis terræ....; Effuderunt sanguinem tanquam aquam.*

tout-à-coup soustraite à leur joug meurtrier qui, depuis plusieurs années, l'asservissoit toute entière. ELISABETH, continuez à faire sentir votre céleste influence à votre Patrie infortunée. Obtenez que le Seigneur répande sur ceux qui méditent la réparation de ses maux et le plan de son bonheur, cet esprit de sagesse qui peut seul, à travers tous les efforts des passions déchaînées, nous procurer l'ordre, la paix, l'abondance et la prospérité. Secondez parmi nous la renaissance de notre religion dont l'extinction progressive avoit graduellement précédé, causé, accompagné nos malheurs successifs; et que par votre intercession et par vos exemples, le Français ressuscite de sa corruption morale; qu'il redevienne un objet d'admiration pour le monde qui l'observe; qu'il se rende digne de l'estime de sa propre conscience et des plus chères complaisances de l'auteur divin de toute gloire dans le temps et dans l'éternité.

FIN.